

Thierry Michel filme en s'interrogeant sur le monde

Cinéaste du réel, auteur de nombreux documentaires internationalement reconnus, Thierry Michel est en quête dans le monde. Avec sa caméra, il essaie de mettre de l'ordre dans le chaos de l'univers.

Une nuit d'octobre 1968, dans la région de Charleroi. Un jeune garçon enfourche la petite motorette que ses parents ont accepté qu'il s'achète pour ses 16 ans. Il est minuit et l'adolescent fonce à travers la nuit, le long des quais de la Sambre, dans ces paysages de ferrils et de fumées d'usines. Ce gamin en pleine promesse, c'est Thierry Michel, connu aujourd'hui comme cinéaste du réel et auteur engagé de nombreux documentaires internationalement reconnus et primés. Ce jour-là, l'enfant qu'il est encore sait où il part et qu'il fera sienne la devise de Voltaire: « J'écris pour agir. »

Le tournant est net, radical. Quelque temps plus tard, Thierry Michel dira aux siens qu'il quitte son collège de jésuites pour passer le jury central, manière d'accélérer les choses, car il veut faire du cinéma. A côté de cela s'affirment la volonté d'un engagement politique, une conscience de voir l'organisation du monde et de la société.

Le hasard n'a rien à voir avec cette trajectoire déterminée, oscillant sans cesse entre le désir de témoigner des causes humanitaires et de s'interroger sur les mécanismes de l'oppression et de l'injustice: une mère comédienne; un grand-père chef d'orchestre, dirigeant à l'occasion d'autres musiciens dans les brasseries où l'on projette des films; un autre aïeul ingénieur de fond... Très jeune, Thierry Michel est descendu dans la mine. Il y ressent la dureté de la vie des hommes. Est marqué par les corps, les visages, la lumière d'été et les paysages d'hiver brouillés par la poussière de charbon. On retrouvera tout cela dans « Pays noir, pays rouge », tourné en 1975.

ANTHROPOLOGUE PAR L'IMAGE

Né en 1952, nourri de « La strada », de Fellini, et de « Déjà s'envole la fleur maigre », de Paul Meyer, du cinéma soviétique et des documentaires de Joris Ivens, Thierry Michel reste fidèle à l'idée radicale de ses 16 ans et s'inscrit dans la lignée du cinéma d'Henri Storck. Sa formation de chasseur d'images, il l'acquiert à l'IAD (Institut des arts et diffusion) où aujourd'hui, il enseigne à d'autres jeunes la noblesse du documentaire au sein du 7^e art.

Dès la première année d'études, il file à Paris pour photographier les bidonvilles de la Ville-Lumière, futures grandes cités HLM. Puis, il quitte à nouveau les bancs de l'école pendant un an pour travailler en usine. Du triage postal à l'entreprise métallique, il connaît le prix de l'effort. C'est le réalisateur Paul Meyer, rencontré à travers le syndicalisme, qui le ramènera au cinéma.

Un diplôme de cinéaste en poche, Michel pousse les portes de la télévision francophone belge (RTB). Même si dans les années septante, les choses sont difficiles, voire cauchemardesques pour imposer le documentaire de création — *Nous étions des pionniers. On a souffert car on n'avait ni les institutions, ni les moyens, ni les technologies, ni les créneaux de diffusion qu'on connaît aujourd'hui* —, l'époque est favorable à l'affirmation des singularités. Thierry Michel en profite et fait ses griffes. Il aurait pu faire des études de sociologie ou être ingénieur. Il y avait pensé mais la passion du cinéma étant la plus forte, c'est avec une caméra à l'épaule qu'il scrute notre société, interpelle nos réalités, se fait anthropologue par l'image. A travers elle, il va à la découverte d'une région coincée entre acier et charbon. Expression de la terre ouvrière (« Chronique des saisons d'acier » et sa fiction « hiver 60 ») et agricole



Thierry Michel filme en s'interrogeant sur le monde

LE SOIR
7-6-99

(«Ferme du Fir»), de la terre d'hommes aussi («Hôtel particulier»). Veine wallonne, chevillée à l'âme. Au-delà viendra bientôt le monde.

Car issu d'une famille trop ancrée dans le pays noir, Thierry Michel rêve de voyages depuis toujours. Désir de découvrir d'autres lumières, d'autres espaces, d'autres gens, d'autres cultures. «Issue de secours», l'un de ses deux films de fiction réalisé en 1987, exprime cette volonté de fuir sa terre natale trop noire. Tout n'est-il pas qu'une quête de soi? Le cinéma est une main tendue pour cela. Notre compatriote la saisit et s'en va écouter, observer, analyser les passions et les tourments du monde sans jamais être voyeur, en se plaçant toujours dans l'action.

Il revient d'Amérique latine avec «Gosses de Rio» et «A fleur de terre»; se tourne vers l'Afrique noire; s'intéresse aux causes humanitaires («Donka, radioscopie d'un hôpital africain», «Somalie, l'humanitaire s'en va-t-en guerre») et à l'animal politique («Zaire, le cycle du serpent», «Mobutu, roi du Zaire»); subit jusque dans sa chair sa passion pour une cause, un pays, un peuple à travers l'emprisonnement, l'interrogatoire, l'expulsion.

Devenu homme en quête dans sa conquête du monde, il enquête. Au Brésil, en Afrique. Et élargit sa famille à la dimension de la planète. Si, un jour, il revient filmer Charleroi et ses paysages — *la mort de ma mère m'a remis en mémoire bien des souvenirs et je n'ai plus ce sentiment de fuite nécessaire pour exister* —, ce sera avec son bagage d'ouverture au monde. *Cela me donne une énergie et une amplitude essentielle.*



Thierry Michel au cœur de l'Afrique, un territoire qu'il a découvert il y a dix ans et dont il filme les espoirs et désespoirs avec une efficacité redoutable. En s'ouvrant au monde, le cinéaste a trouvé une énergie essentielle.

Passionné par les métissages, doté d'un fort sentiment de compassion qui lui vient, dit-il, de son éducation chrétienne, il cherche les fictions dans le réel. Si, à l'époque d'«Hiver 60», fiction avec Philippe Léotard sur les grévistes, il s'était tourné vers l'imaginaire car le réel lui semblait limité, aujourd'hui, il a acquis une aisance, s'est affranchi de la réalité pour oser son regard.

Je porte plus la pulsion de vie dans le documentaire alors que je sens encore trop la pulsion de mort dans l'imaginaire. Pourtant, à chaque ren-

contre, Thierry Michel rêve d'une nouvelle fiction. Cette envie semble être le bon ferment pour d'autres documentaires et un aliment pour continuer à s'interroger sur le monde. La fiction demande de la patience. Thierry Michel s'avoue être impatient. *J'ai trop envie d'agir.* Il a de fait toujours mille projets en tête comme celui de faire un documentaire très personnel et interrogatif sur le passage au III^e millénaire et sur l'évolution du monde à travers... l'Afrique.

FABIENNE BRADFER

EN CE MOMENT

Du sommet à l'abîme avec Mobutu

Si il avait déjà abordé le mobutisme dans «Zaire, le cycle du serpent», c'est la première fois que Thierry Michel aborde de face Mobutu et l'histoire de son destin exceptionnel, fait d'ambitions et de grandeurs, de trahisons et de lâchetés. Son film, «Mobutu, roi du Zaire», portrait d'un personnage digne des grandes tragédies shakespeariennes, est le résultat de plus de deux années de recherche au cœur de l'Afrique, de l'Europe et des États-Unis. C'est à partir de 30 heures

d'archives inédites et plus de 50 heures d'interviews de témoins privilégiés et de proches du président que le cinéaste a reconstitué ce gigantesque puzzle historique, l'histoire d'un pays et la tragédie historique du pouvoir despotique de son dictateur, capable de faire chanter son peuple comme de recourir à la violence pour asseoir sa suprématie.

Cette histoire pourrait commencer comme toutes les fables: il était une fois un jeune Africain, fils de cuisinier, et caporal dans l'armée colo-

niale. Porté par un orgueil sans limites, il deviendra l'un des hommes les plus riches et les plus craints de ce monde. Pendant 35 ans, de coups d'État en élections truquées, il imposera une dictature sans partage, distribuant faveurs et disgrâces, ruinant son pays et accumulant fortune. Mais défié par ceux-là même qui l'avaient déifié, ce «roi» ubuesque ira du sommet à l'abîme...

F. B.

«Mobutu, roi du Zaire» est sorti en salle.